



**LE CHANT DE LA TERRE**

Conception

**Alexandra Fleischer et Joachim Latarjet**

Mise en scène et composition musicale

**Joachim Latarjet**

Avec

**Alexandra Fleischer, Armelle Letanneux, Joachim Latarjet,  
Alexandre Théry**

Lumières et régie générale

**Léandre Garcia Lamolla**

Son

**Samuel Pajand**

Production déléguée : Oh ! Oui...

Coproduction : La Filature, scène nationale de Mulhouse (production en cours)

Avec le soutien de la compagnie DCA-Philippe Decouflé, de la MC2/Grenoble et de la Comédie Française.

Avec l'aide à la production dramatique de la DRAC Ile-de-France/Ministère de la Culture



**SPEDIDAM**

les droits des artistes-interprètes

Société de perception et de distribution qui gère les droits des artistes-interprètes en matière d'enregistrement, de diffusion et de réutilisation des prestations enregistrées.

**Contact** : Conduite accompagnée Tél 01 47 00 02 34

Christine Tournecuillert c.turnspoon@free.fr. Tél 06 62 60 96 36

[www.ohoui.org](http://www.ohoui.org)



**Un spectacle musical...**

Après *Stille nacht*, qui évoquait « les disparus » de la famille d'Alexandra Fleischer, nous avons envie de continuer à interroger les morts – « qui ne sont pas tant morts que dans l'expectative », comme le dit si joliment Daniel Mendelsohn – et de faire un spectacle musical, très musical. Pour moi, ce sujet est avant tout musical. Ce qui s'unit au travers de la musique, du son, c'est le temps qui advient et le temps qui passe ; un sens de la durée.

La musique ce sont aussi des motifs et des contre-points, et c'est dans le motif et le contre-point qu'est donné le rapport avec la joie et la tristesse, avec le soleil, avec le danger. C'est dans le motif et le contre-point que le soleil, la joie ou la tristesse, le danger, deviennent sonores, rythmiques ou mélodiques.

Gustav Mahler disait qu'il avait toujours « une petite musique de manège triste dans la tête », une ritournelle, une mélodie qui tourne, qui engloutit, qui évoque des territoires connus et lointains, qui évoque le cosmos. N'a-t-il pas écrit *Le Chant de la Terre* et, alors qu'il venait de perdre ses enfants, les *Kindertotenlieder* (*les chants des enfants morts*) ?

Il y a toujours dans la musique, aussi savante soit-elle, des ritournelles, plus ou moins repérables. Chez Mahler, Bartok ou Stravinski elles viennent directement d'airs ou de chansons populaires. Chez Schubert ce sont des mélodies simples, répétées inlassablement. Le deuxième mouvement du célèbre quatuor n°14, en mode mineur, ne cesse jamais de répéter le même thème d'une tristesse infinie, le déclinant d'abord au violon, puis au violoncelle, instrument mélancolique dans sa tessiture car le plus proche de la voix humaine, il ne varie pas ou peu dans ses nuances, entre mezzo-piano et mezzo-forte. Il se dégage à son écoute une grande mélancolie, sans doute provoquée par ces répétitions obsessionnelles de ritournelles qui s'empilent les unes aux autres. Ce quatuor s'appelle *La jeune fille et la mort...*

C'est la ritournelle qui donne à la musique sa profondeur et sa tristesse. Elle se glisse dans les œuvres comme une présence *fantomatique*.

Je travaille la musique en utilisant des principes de mises en boucle en direct. Ces boucles se superposent les unes aux autres jusqu'à donner à l'auditeur une sensation d'enivrement, de transe presque, provoquée par des phénomènes acoustiques de mises en phase des instruments entre eux. La boucle c'est ça pour moi : une chose qui irrémédiablement avance et engloutit. Elle est la répétition d'un moment musical immédiatement regretté. La boucle est la mise en abîme de la ritournelle.

1 musicien (Joachim Latarjet), 1 performer (Alexandre Théry), 2 comédiennes (Alexandra Fleischer, Armelle Letanneux) et capter ces *mélodies fantômes...*



Le 12 juin 1959 Friedrich Jürgenson balade son micro dans la campagne près de Stockholm. En écoutant la bande enregistrée, il entend « *un bruit vibrant comme un orage* », suivi d'« *un solo de trompette* » et d'une voix d'homme qui parlait en norvégien. Pour Jürgenson, pas de doute, ces voix étaient celles des morts. Ce qui était sans doute de simples interférences radio, deviennent pour Jürgenson des messages de l'autre monde. Né à Odessa en 1903 et mort en 1987, Jürgenson a survécu à deux guerres mondiales, d'où sans doute son désir d'entrer en contact avec des proches disparus. Il dédia sa vie aux EVP (*Electronic Voice Phenomenon*), ces « *sons capturés par des moyens électroniques et qui ressemblent à des voix* », affinant ses techniques de captation, fouillant le bruit blanc radiophonique à la recherche de ces voix polyglottes.

4 personnes dans une pièce vide, petite et blanche. Ils vivent là, dans cet endroit qui est peut-être un tombeau, on ne sait pas s'ils sont morts ou vivants. Peut-être un seul d'entre eux est mort. Ils

découvrent, vivent le deuil, la hantise, les cohortes des morts qui frappent à leur porte, vivent sous eux, avec eux.



« Il n'est jamais arrivé qu'un « mortel » ne meure point, échappe à la loi commune, accomplisse de vivre *toujours* et de ne disparaître *jamais*, que la longévité, passant à la limite ou allant à l'infini, devienne éternité : car l'absolu est d'un tout autre ordre que la vie. Alors pourquoi la mort de quelqu'un est-elle toujours un scandale ? Pourquoi cet événement si normal éveille-t-il chez ceux qui en sont les témoins autant de curiosité et d'horreur ? Depuis qu'il y a des hommes, et qui meurent, comment le mortel n'est-il pas encore habitué à cet événement naturel et pourtant toujours accidentel ? Pourquoi est-il étonné chaque fois qu'un vivant disparaît, étonné comme si pareil événement arrivait pour la première fois ? Et, de fait « tout le monde est le premier à mourir », comme dit Ionesco. » (Vladimir Jankelevitch *La mort*).

La mort, lorsqu'elle arrive, arrive toujours pour la première fois, nous trouve toujours surpris et démunis. Nous, et ceux qui restent. Car ma mort, pour moi, est la fin de tout, la fin totale et définitive de mon existence personnelle et la fin de l'univers tout entier, la fin du monde et la fin de l'histoire ; mais pour l'autre, le survivant, le proche, ma mort provoque le chagrin. Soudain, une fosse abyssale s'ouvre sous ses pieds et il y est entraîné, irrémédiablement. La vie sans moi n'a plus de sens. Le sentiment d'une tristesse infinie, d'un chagrin insondable. Il semble alors que je l'appelle. A travers le chagrin, les larmes, je l'invite à me rejoindre au pays des morts...

Ils ne sont pas contents. Ils ne sont pas contents du tout. Je dirais même qu'ils sont mécontents. Les morts sont mécontents. Ils sont jaloux. Ils sont jaloux de moi, mais de vous aussi. Pourquoi ? Parce que les morts ne sont plus en vie et ça, ça, ça les énerve. Alors c'est cette envie des morts qu'on craint le plus. On peut les apaiser en les flattant, en leur offrant des aliments par exemple : du chocolat, des bonbons, des friandises. On leur fait de beaux cercueils, on les lave, on les coiffe, on les parfume, on leur offre de beaux cigares, on leur offre de beaux costards pour qu'ils se sentent bien. On les fournit de tout ce dont ils ont besoin pour gagner le pays des morts afin qu'ils s'éloignent et ne reviennent plus faire du mal et tourmenter les vivants. Parce que ça, ils adorent... tourmenter les vivants. C'est même une vraie passion : ils veulent sans cesse aller chercher les vivants pour les amener chez eux ! Chaque mort est quelqu'un à qui l'on a survécu et ça, ça les énerve vraiment.

La maman est très ferme avec son bébé mort : « Va-t-en maintenant ! » gémit-elle, « tu es mort, ne te faufile pas la nuit pour boire à mon sein. Ce lait est seulement pour les vivants ! »

« Mon fils, quand je te disais que le sable te tuerait tu ne voulais pas m'écouter, et maintenant, tu vois, tu es mort. Je suis sorti et je t'ai fait un beau cercueil. J'ai fait ta tombe en un bel endroit où tu aimais jouer. Je t'assiérai et te donnerai du sable à manger, maintenant il ne peut plus te faire de mal, et je sais combien tu l'aimes. Il ne faut pas que tu me portes malheur, cherche plutôt celui qui t'a fait manger du sable. »



## Ainsi, ils reviennent...

En priorité reviennent les morts prématurés, ceux qui n'ont pas épuisé la durée de vie que le destin leur avait allouée. Ceux qui ne sont pas décédés naturellement doivent donc, après leur trépas, errer sur terre jusqu'à l'avènement du terme prévu. Dans cette catégorie entrent les suicidés, les noyés et, plus généralement, tous les morts par accident.

S'avancent ensuite les défunts mécontents de leur sort, ceux qui sont animés par un désir de vengeance, de revanche. Les causes sont multiples : leur tombe, son emplacement ou les voisins ne leur plaisent pas, on n'a pas respecté leurs dernières volontés, on les a un peu vite oubliés...

En dernier nous avons les morts qui restent liés à « l'ici-bas » pour diverses raisons : une promesse non tenue, l'amour, le désir de faire connaître son sort à un ami, l'envie d'aider les membres de sa famille. Dans la plupart des cas les défunts sont dangereux. La mort ne change rien à leur caractère, bien au contraire !



**Ainsi, ils apparaissent...**

Il y a ceux qui sont visibles et ectoplasmiques – les fantômes – ; ceux que rien ne distingue vraiment des vivants – les revenants proprement dit – ; ceux qu'on ne voit pas mais qu'on entend. Ils se manifestent surtout en rêve ou, s'ils hantent un lieu, n'ont cure des gens qui y vivent et vaquent à leurs occupations, toujours les mêmes. Ils apparaissent, et souvent veulent provoquer la mort des vivants.



On ne peut le deviner. Ils sont là et vivent. Ils vivent avec un ou des morts. A l'extérieur de cette petite pièce joue un musicien, lui aussi est peut-être mort... Du plafond tombent des dizaines de microphones. Ils sont là pour enregistrer, pour donner à entendre le chant des morts.

Comment découvre-t-on que l'on est mort ?

Que se passe-t-il quand on découvre que l'on est mort ?

- **Voyez-vous la lumière ?**
- **Non.**
- **Et là, voyez-vous la lumière ?**
- **Non.**



Les fantômes que nous convoquons dans ce spectacle sont ceux avec lesquels il faut négocier, ceux qui s'installent chez nous, un soir et qui viennent manger à notre table sans qu'ils y soient invités. Ce sont ceux de la littérature yiddish extrêmement susceptibles et colériques et dont il faut se méfier plus que tout.

- **C'est vrai, les âmes reviennent dans ce monde**, mais ce ne sont pas des esprits désincarnés. Elles passent successivement à travers plusieurs corps jusqu'à ce qu'elles soient purifiées. Les âmes de ceux qui ont pêché, entrent dans des corps d'animaux, d'oiseaux, de poissons... Elles n'ont pas la force d'atteindre elles-mêmes à la purification. Il leur faut attendre qu'un juste les libère. D'autres âmes plus claires, reprennent vie dans le corps de nouveaux-nés. Celles-ci se purifient par leurs propres actes.
- Parlez ! Parlez encore.
- Mais il est des âmes errantes qui ne parviennent pas à trouver la paix. Celles-ci s'incarnent dans le corps des vivants comme des dibbouks... C'est seulement ainsi qu'elles arrivent à la purification.
- Puis-je inviter d'autres défunts ?
- Il vaut mieux pas. Ceux que tu n'inviterais pas pourraient s'offusquer et nous faire du mal.
- Ce n'est pas un étranger... Nous l'avons reçu à notre table.

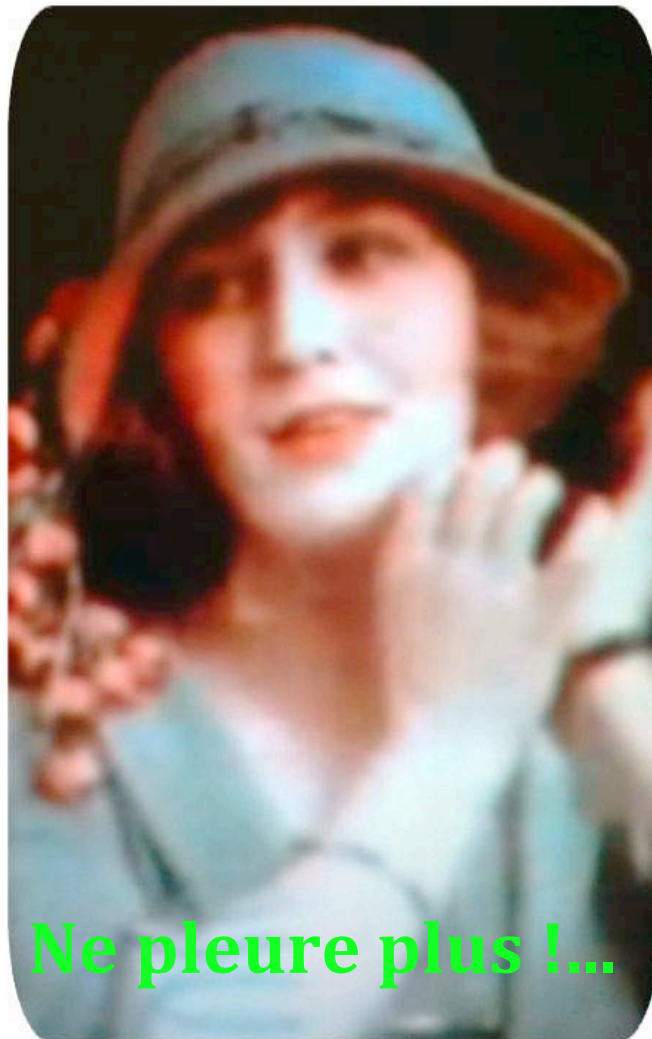
Les revenants et fantômes qui nous intéressent sont ceux qui peuvent surgir partout et à tout moment...

- **Ah ! C'est toi ?**
- Oui.
- Ce n'était pas vraiment la peine de faire ça comme ça.
- C'est vrai. Mais aurais-tu deviné que c'était moi ?
- Oui, parce qu'il fait froid et que Noël approche et que tu viens toujours quand il fait froid, sombre. Tu viens quand les nuits sont plus longues et que le vent souffle au-dehors. On dirait que la tempête est comme une chasse sauvage, hantée de fantômes. Que veux-tu ?
- Je m'embête.
- Tu n'avais qu'à rester plus longtemps.

- Oui, je sais... mais bon... Maintenant c'est fait.
- Tu me manques. Pourquoi es-tu revenu ?
- On dirait que personne ne s'intéresse à moi.
- Tu es parti. Et depuis tout le monde évite soigneusement de prononcer ton nom. On dit « celui qui est parti » ou bien « le pauvre.. ».
- Au début tu sais, j'étais de très mauvaise humeur, je me sentais ombrageux ; et d'entendre appeler mon nom était très dérangeant. J'avais l'impression que l'on ne me pleurait pas comme il fallait. Si vous aviez été réellement tristes vous n'auriez pas pu vous renvoyer mon nom comme ça, comme un pauvre ballon. C'est pour ça qu'au début je suis revenu souvent dans tes rêves. Pour te tourmenter. Le pire c'est quand vous m'avez changé de prénom. Vous avez pensé me duper avec une ruse aussi grossière. M'appeler par un autre nom ! Je sais qu'on est lent mais quand même.
- Tout le monde disait ton nom à voix basse, très basse. Mais tu semblait très énervé et ça n'a pas suffi. Nous aurions pu aussi bien te donner le nom d'un objet ou d'un animal, mais ça aurait été très compliqué car cet objet et cet animal auraient été irrémédiablement reliés à toi. Il fallait donc les abandonner et les remplacer par de nouveaux noms, tant que subsistait ton souvenir.
- Vous avez pensé à ça ? à m'appeler « route », « poule », « chapeau » ?
- Oui. Tu nous faisais peur je te dis. Alors nous ne t'avons plus appelé que par les mots « mon amour », « mon frère », « mon père ». Tu as cessé de nous hanter, et alors, doucement, nous avons fini par t'oublier. Repars, s'il te plaît.
- Tu sais, perdre la vie n'est pas forcément très agréable, mais être enterré est vraiment insupportable. On est relégué à l'écart, loin des vivants. C'est cela la véritable mort, l'exil dans une retraite intemporelle. N'aurais-tu pas pu me faire enterrer sous la porte. Comme ça j'aurais pu surveiller la maison. Ou

bien au bord de l'eau, j'aurais regardé les allers et venus des bateaux.

- Vas-t-en s'il te plaît.
- Je ne veux pas quitter la maison ! Je ne veux pas être enterré ! Il fait froid dans la tombe, j'ai froid aux pieds dans la tombe.



Une mère avait un enfant de sept ans, qu'elle aimait plus que tout au monde. Un jour, l'enfant tomba soudain malade et il mourut. Inconsolable, la mère pleurait jour et nuit. Peu de temps après son enterrement, l'enfant revint de nuit et montra là où il avait l'habitude de se tenir et de jouer ; quand sa mère pleurait, il pleurait aussi. Au matin, il avait disparu. Mais comme sa mère ne s'arrêtait pas de pleurer, il vint la trouver, une nuit, vêtu de sa petite chemise blanche avec laquelle on l'avait couché dans son cercueil. Il s'assit, aux pieds de sa mère, et lui dit :

- Oh ! mère, cesse donc de pleurer parce que, autrement, je ne peux réussir à m'endormir dans mon cercueil : tes larmes trempent ma chemise et elle ne peut sécher et j'étouffe.

Et la mère cessa de pleurer. Alors, la nuit suivante, l'enfant revint, tenant à la main un cierge allumé, et il déclara :

- Tu vois, ma chemise n'est pas loin d'être sèche à présent et je trouve la paix dans ma tombe.

L'enfant ne reparut plus, mais il dort enfin dans son petit lit de terre.



Appeler notre spectacle *Le Chant de la Terre*, c'est évidemment rendre hommage à Gustav Mahler et à ses ritournelles cosmiques. Mais c'est aussi pour parler du chant des morts, pour parler de la mort, en musique. Chanter et danser la mort donc. Essayer de comprendre le chagrin, essayer de comprendre les mécanismes qui régissent les rapports entre les morts et les vivants, essayer de saisir le lien qui unit les vivants aux morts.



J'aurais pu vous faire très peur. J'aurais pu semer la terreur et l'effroi. J'aurais pu rôder autour de vos maisons la nuit. J'aurais pu y entrer, me glisser dans vos chambres, vous souffler le vent glacé de la mort dans la nuque. J'aurais pu vous voir vous redresser brusquement, le corps en sueur. J'aurais pu errer la nuit dans la campagne. Vous auriez entendu ma sinistre voix chanter de sombres mélopées. Oui, vous auriez eu peur. J'aurais pu vous apparaître. Je vous aurais, déclamé une strophe. Je me serais adressé à vous en vers. Et vous auriez tremblé. Vous auriez pris vos jambes à vos cous avant que je ne vous poursuive pour les trancher de mon épée vengeresse. Mais non ! Je ne ferai rien. Je ne ferai rien parce que je suis fatigué. Vos pleurs m'empêchent de dormir. Vos prières ne me sont pas adressées. Et là vous vous êtes réunis. Vous avez crié « Eveille-toi ! Eveille-toi ! Reviens et dis-nous ! ». Alors oui ! J'aurais pu revenir et faire tout ça. Et plus encore. J'aurais pu vous hanter à jamais, être dans chacun de vos rêves. Si bien que, n'en pouvant plus vous auriez souhaiter mourir aussi. Je suis là. Mon souvenir s'efface et je vais chanter une dernière chanson. Malgré ma grande irritation, je vais chanter. Pour vous. Et pour vous aussi mesdames et messieurs.



Notre compagnie **Oh ! Oui...** est le fruit de la rencontre de Joachim Latarjet, musicien ; un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau ainsi que compositeur de Philippe Decouflé (*Solo*) ; et de Alexandra Fleischer, comédienne.

Joachim Latarjet et Alexandra Fleischer sont artistes associés à **La Filature-scène nationale de Mulhouse** depuis 2008.

- 2000 : **Du travail bien fait** d'après H. Melville, F. Pessoa, H. Müller...  
Maison de L'Arbre (Montreuil)

- 2002 : 1er volet d'une trilogie sur la folie : **F. le fou, l'assassin**  
d'après un fait divers...  
1Bis (Ivry/Seine)

- 2004-2006 : 2ème volet d'une trilogie sur la folie : **Oh ! Oui...**  
d'après F. Béhar, T. Irokawa...  
Ménagerie de Verre (Paris), TILF (Paris), Théâtre de Cayenne,  
Confluences (Paris)

- 2006-2007 : 3ème volet d'une trilogie sur la folie **HOX** d'après des  
témoignages rassemblés par J. Rapoport, F. Béhar...  
Etrange Cargo-Ménagerie de Verre (Paris), Les Intranquilles-  
Substances (Lyon), CDN de Besançon, TU Nantes, Carré des Jalles,  
Panta Théâtre (Caen), Mont Saint Aignan-Scène nationale de Petit-  
Quevilly, Fondation Cartier (Paris)

- 2007-2008 : **Acte V, happy end**  
La filature-scène nationale de Mulhouse, CDN & Scène nationale de  
Besançon, Carré des Jalles

- 2008 : **Ciné-concert Films de Charley Bowers**  
La Filature-scène nationale de Mulhouse, Le manège-scène nationale  
de Reims, le Théâtre 71-scène nationale de Malakoff, Les Dominicains  
de Haute-Alsace Guébwiller, le Vivat-scène conventionnée  
d'Armentières, *Les Tombées de la nuit*-Rennes, *Excentrique*-festival de  
la région Centre

- 2008-2009 : **Stille Nacht**  
Substances (Lyon), La Filature-scène nationale de Mulhouse, CDN  
de Besançon, l'Echangeur (Paris), Les Transversales, Verdun.

- 2008-2009 : **There It Is**  
Fondation Cartier (Paris), Théâtre d'Arras, Théâtre d'Angoulême  
Scène Nationale, Carré des Jalles

- 2009 : **Ce Que Nous Vîmes**  
La Filature-scène nationale de Mulhouse, Théâtre d'Arras, Le Monfort  
(Paris)

- 2009 : **My Way (à notre façon)**  
Projet participatif avec les habitants de la Guillotière (Lyon)- WE ça  
tchache aux Substances

- 2010: **My Way**  
Les Substances (Lyon), Blanquefort (Le Carré/Les Colonnes), CDN  
de Besançon, Beaume-Les-Dames, La Filature (Mulhouse)

## **Joachim LATARJET**

Musicien tromboniste né en 1970, il fonde avec Alexandra Fleischer la compagnie Oh ! Oui..., et met en scène des spectacles de théâtre musical.

Depuis la saison 2008-2009, il est artiste associé à La Filature (Scène Nationale de Mulhouse) pour 3 saisons.

Il est un des membres fondateurs de la compagnie Sentimental Bourreau et participe à toutes les créations de 1989 à 2000.

Il a travaillé avec Michel Deutsch sur les *Imprécations II, IV, 36*.

Il a composé la musique du *Solo* de Philippe Decouflé.

## **Alexandra Fleischer**

Comédienne, Alexandra Fleischer fonde avec Joachim Latarjet la Cie Oh ! Oui... Elle participe à la conception, au montage et à l'écriture des textes des spectacles de la compagnie.

Parallèlement elle continue de jouer pour d'autres metteurs en scène et chorégraphes. Au cinéma avec notamment James Huth, Nicole Garcia, Juliette Garcias... ; et au théâtre avec Lucie Nicolas, Nordine Lahlou, Pierre Cottreau et Geisha Fontaine...

## **Alexandre Théry**

Diplômé en architecture à Paris en 1996 grâce à un travail et à un film sur le thème « danse et architecture : le corps comme outil de perception du lieu architectural et urbain ». Pratique aujourd'hui les planches ou les tapis de danse des plateaux de théâtre, le sol souvent dur et lisse des centres d'art, l'asphalte rugueux des rues et des places publiques en tant que "performeur" et danseur protéiforme.

Il travaille avec David Zambrano, Carlos Pez, Mark Tomkins...

## **Armelle Letanneux**

Comédienne formée au cours Florent par Michel Fau et Jean-Michel Rabeux elle fonde la compagnie du Cri Bleu dès sa sortie d'école et monte des créations dans lesquelles elle joue également à partir de textes d'auteurs vivants et non publiés en collaboration avec Clément Gracian (*Dans le noir dans le blanc, L'intestin Vivant, L'intestin vivant 2 le retour des morts, La fée des couleurs, L'empatouillement, Soleil Rouge, Les Klôneries...*) Elle organise assez régulièrement des événements de théâtre festifs dans des lieux inattendus et essentiels. Elle participe à de nombreux projets de théâtre dans un cadre pédagogique de la primaire au secondaire.



By *Jean-Pierre Thibaudat*

C'est l'histoire d'un grand joueur de trombone qui, un jour, rencontre une grande fille qui se trouve jouer l'actrice. Et si on faisait des choses ensemble ? « Oh oui », disent-ils de concert. De fait, la compagnie Oh oui [1] présente un spectacle invraisemblable (comme les précédents) qui leur ressemble et qui a pour titre « Ce que nous vîmes ».

### **Des mots accrochés au trombone**

Elle, c'est Alexandra Fleischer. Lui c'est Joachim Latarget (un ancien de la compagnie Sentimental bourreau). La première fois qu'on les a croisé à La Ménagerie de verre, ils étaient tous les deux. Lui, au fond à droite, jouait du trombone et parfois de la batterie. Elle, « à la face [2] » côté gauche, disait un texte qu'elle avait écrit, sans doute avec lui, un beau duo assez chaud.

Cela s'appelait comment ? « Oh oui » peut-être, ou bien « Hox », les titres sont souvent aussi bizarres que les spectacles, d'ailleurs celui-là tournait autour de la folie.

Récemment, on les a retrouvés à L'Echangeur de Bagnolet pour « Stille Nacht » (« douce nuit »). Outre Alexandra et Joachim en robe et bas noirs (sa tenue de scène), on voyait un type sauter comme un cabri : Alexandre Thery, un architecte qui après avoir bossé sur le thème « danse et architecture » s'est mis à danser. On le croirait échappé d'un film de Jacques Tati, et d'ailleurs il a créé un duo autour du cinéaste.

### **Le regard du silence**

On voyait également le témoignage filmé de René Fleischer, le père d'Alexandra, qui racontait comment on lui avait coupé sa langue natale, comment le bégaiement était entré dans sa vie, comment son enfance pendant la guerre a été marquée par la peur, et comment tout cela est resté tu, noué au fond d'un gouffre, bordé de silence.

La compagnie Oh oui aime bien laisser le silence baguenauder en scène.

Et la voici aujourd'hui au Monfort, l'ancien théâtre Sylvia-Monfort complètement relooké et dynamisé par sa nouvelle direction : Laurence de Magalhaes et Stéphane Ricordel. Après avoir fait le tour du monde avec leur compagnie les Arts sauts, ils se posent au bord d'un parc pour accueillir des spectacles qui ont la pêche sans se soucier de genres. Avec « Ce que nous vîmes », ils sont servis.

### **Plein de bouts d'histoires**

De quoi ça parle ? D'un jeu télévisé qui s'appelle « Ce que nous vîmes », du bonhomme qui figure sur les bouteilles de Johnny Walker, d'un type qui s'appelle vraiment Berlioz, d'une femme qui dort, d'un ballon blanc gros comme un sputnik et léger comme une plume, du colonel Sanders et j'en passe. Un chouïa de vidéo, une page chipée d'un livre aimé, de la musique, des mots, un revolver pour en finir. Tout cela ne fait pas une histoire. Mais plusieurs. Plein de bouts d'histoires qui s'amorcent et s'évanouissent.

D'ailleurs, l'un des acteurs nous offre un cours accéléré de « storytelling », cette méthode Assimil pour raconter des histoires et il le fait pour nous dire : méfiez vous des histoires qu'on vous raconte.

### **Le plaisir d'être ensemble**

« Ce que nous vîmes » n'en finit pas de ne pas raconter des histoires. Bref, c'est irracontable et plein de petits plaisirs furtifs. La musique (Latarjet joue cette fois de la guitare, et, à ses côtés, Nicolas Barrot s'occupe de cogner la batterie) est là, un peu trop dans l'ombre peut-être, elle nous arrive par effluves comme les marées. En scène, on retrouve Alexandra et l'architecte-danseur, deux autres acteurs les accompagnent.

Un tel spectacle risque de déconcerter ceux pour qui il n'y a de salut que dans un récit traditionnel bien ficelé. Mais un large public qui va des accros du zapping aux nuitards de la Nuit blanche et des nuits de France Culture en passant par les spectateurs de Heiner Goebbels, de Joan Le Guillern et des vieux standards de Jean Luc Godard y trouveront de quoi picorer de plaisir.

Car tout commence par là : le plaisir d'être ensemble sur un plateau. Et l'envie de faire partager ce plaisir. C'est pas plus compliqué.

... sièges ni fenêtres, le spectateur y était invité à «être actif», donc à circuler non pas autour du cercle, mais dedans, le regard non plus happé par l'écran (il n'y en a plus, on vous dit), mais tourné vers l'organe qui dégorge l'image: la source de lumière, le projecteur.

Belle machine, le projecteur, sans qui il n'y a pas de cinéma (les Lumières n'ont rien inventé sinon une caméra capable de projeter l'enregistrement du mouvement). Celle à partir de laquelle tout le précinéma (dès le XV<sup>e</sup> siècle) a essayé d'articuler un spectacle. Et celle, hélas, dont la disparition annoncée (mort des salles, diffusion des images via le DVD) n'en finit plus de marquer la fin d'un cinéma tel qu'on l'a connu.

**Une archéologie.** C'est pourquoi sans doute le nom d'Anthony McCall, dont les œuvres inaugurales ont marqué les années 1970 avant de s'éclipser, ressurgit aujourd'hui avec prégnance. Grâce à l'exposition séminale du Whitney Museum de New York en 2001, «Into the light», il a intégré une archéologie de l'installation vidéo, pratiquée aujourd'hui par les artistes bien plus que sur moniteurs. À l'invitation du Centre Pompidou, il projette à Paris ce week-end ses films et installations de «*lumière solide*» (selon l'expression de l'auteur) durant trois soirs (dont samedi en pleine *Nuit blanche*) à la Maison rouge de la Bastille, endroit qui encaisse mieux la fumée et qui permet à McCall de trouver l'échelle nécessaire à la projection de son *Long film à 4 projecteurs croisés* de 1974, «dont la pleine visibilité n'avait alors jamais été rendue».

Les lumières solides de McCall poussent au cœur de notre époque. Alors que clignent les pixels sur «tous les écrans du monde», Anthony McCall dit exactement que le cinéma c'est de l'éphémère pur, ça n'a de vie que durant le temps de la projection. En deçà, ou au-delà, tout part en fumée. ♦

PHILIPPE AZOURY  
ET ELISABETH LEBOVICI

**Théâtre.** A la Ménagerie de verre, «Oh! Oui», monologue à voix ponctués de programmes musicaux: gentiment déjanté.

## Cette fille part en vrille

Oh! Oui,  
à la Ménagerie de verre, Paris 11<sup>e</sup>,  
ce soir, 20h30, rens.: 0143383344.

Cette fille est «folle». C'est celle qui le dit qui l'est. Le sol blanc jonché de boîtes de médicaments le dit aussi. Cette fille n'est pas folle du tout, comme les poètes que sont les danseurs, elle sait qu'au bout de ses doigts il y a des patineurs soviétiques et que ses jambes qui tremblent comme des marteaux piqueurs se souviennent – ou imaginent, c'est tout comme – avoir participé à un concours de danse à Budapest. Cette fille est bizarre. Elle raconte comment elle a un trou du côté de l'anus qui lui fait honte et qui fait fuir les hommes tellement ça pue, et puis, à la toute fin, bête à deux voix, elle dit sucer une bite et jouit comme une folle.

Cette fille, c'est Alexandra Fleischer, une drôle d'actrice douée pour le dégingandé. Sur le côté jardin de la scène, on la voit filmée en gros plan (ou pas), refaire (ou pas) les mêmes gestes que la fille d'à côté. Comme si le cinéma adoucissait les regards et les gestes. Parfois elle va derrière l'écran et, en ombres chinoises, vaporise

l'atmosphère. Des choses gentiment déjantées, éclatées.

Côté cour, il y a un grand gars – on reconnaît Joachim Lатарjet, un des fondateurs de Sentimental Bourreau –, venu avec son vieux trombone et ses jeunes écrans où tapoter des programmes musicaux. C'est le gars qui ponctue les flots que dégorge la fille; c'est son trombone qui lui dit qu'elle est désirable ou attachante, comme toutes les filles qui rêvent ou délirent à haute voix.

C'est lui le premier qui l'accompagne à l'aéroport voir Frank Sinatra, quand surviennent trois couples de danseurs passés en coup de vent embellir le monologue et briser la solitude de l'actrice seule en scène. Comme c'est du théâtre musical, c'est le trombone qui a le dernier mot.

Cela dure une heure, juste ce qu'il faut pour ne pas laisser retomber le pétilllement du plaisir. Les textes sont de Fabien Béhar et Takehiro Irokawa, la conception et la réalisation, de Joachim Lатарjet et Alexandra Fleischer, qui ont trouvé un titre qui dit leur envie d'être réunis sur une même scène: *Oh! Oui*. On ne dit pas non. ♦

JEAN-PIERRE THIBAUDAT



Alexandra Fleischer, actrice douée pour le dégingandé

**World.** La chanteuse béninoise en concert parisien dans le sillage d'un nouveau

## La voix kaléidoscopique d'Angélique Ki

Angélique Kidjo, au Zèbre de Belleville, 63, bd de Belleville, 20h30. Jusqu'au 10 octobre. CD: «Oyaya» (Saint-George).

Àu début de son spectacle, nuitamment coulé dans l'intimité douillette du Zèbre de Belleville – où le raffiné Piers Faccini créait la sensation mercredi –, Angé-

lique Kidjo se félicite de pouvoir souffler un peu, soulagée des contraintes liées aux fuseaux horaires. Il faut dire que la chanteuse au cheveu ras a bien bourlingué. Béninoise, elle a fait son lit en France, pour ensuite partir vivre à New York, entretenant au passage l'illusion d'une scène «world»

potentiellement rentable, à l'époque où l'industrie musicale tirait des plans sur la comète africaine des Mory Kanté, Youssou N'Dour, Ismael Lo ou Geoffrey Oryema, plantés depuis.

**Ouverture.** Dès les années 80, profitant de l'effet d'entraînement, Kidjo a aussi mis à fond sur la carte de l'ouverture, jouant à saute-frontière avec des artistes internationaux. Mais les chiffres de vente n'ont jamais suivi les efforts promo-

une voix, ce sera *lique*», Gilbert Carlinhos Bro Wilson ou Brailis... Et puis pap contribue au *lar* «variété chic»; album, *Oyaya*!; d'ouverture, *le M. bébé*. En réalité une trilogie en par *Oremi*, pu *Soulen* 2002, *si diaspora africain* cortège d'espoir

VOILÀ UNE ARME DE DESTRUCTION MASSIVE  
QUI N'INTÉRESSE PERSONNE.